

Mesdames messieurs, chers amis.

Mes échanges avec Mohammed Dib ont été synthétisés dans ce bref témoignage.

C'est la seconde fois que je participe à un colloque en hommage à Mohammed Dib. Au début des années quatre-vingt-dix, le nouveau directeur du centre culturel algérien (CCA), El Hachemi Bounedjar a levé, de son propre chef, tout ostracisme à l'égard des écrivains non conformistes ou plus précisément des intellectuels qui ne faisaient pas allégeance au pouvoir en place. Aussi, a-t-il accueilli avec enthousiasme la proposition qui lui a été faite d'y inviter Mohammed Dib, Jean Pélégrini, et bien d'autres encore. M. Dib a été un des écrivains qui a pensé, comme Mouloud Mammeri, les impasses du populisme bien avant sa consécration par la guerre de Libération. Et il l'a fait sans renoncer pour autant comme beaucoup d'intellectuels au rêve d'émancipation sociale et de libération nationale qu'il a nourri de ses écrits dans le journal progressiste *Alger Républicain* avant novembre 1954.

Mon premier contact avec M. Dib est intervenu après la publication de mes ouvrages « Aux origines du FLN : La scission du PPA-MTLD. Contribution à l'histoire du populisme révolutionnaire en Algérie », Bourgois, 1975, et « Le FLN, Mirage et réalité », Jeune Afrique, 1980. Notre rencontre a eu lieu à l'initiative de Malek Alloula. Nous nous retrouvions une fois par semaine dans un café de la place Saint-Sulpice. Pour nombre d'Algériens, l'époque de l'illusion lyrique tirait à sa fin. La souveraineté de l'Etat avait définitivement pris le pas sur la souveraineté populaire tant espérée. La lutte pour la construction de la Nation s'était délestée des considérations normatives chez les esprits les plus éclairés. « Les désordres jetés dans les études nord-africaines [créés] par la décolonisation, des indépendances et les jugements à l'emporte-pièces qui ont suivi ... les récupérations de tous ordres, du fait soit d'élites nouvelles pressées de faire table rase et d'assurer leur propre contrôle sur la sphère intellectuelle soit de gouvernement désireux d'affirmer le monopole des savoirs officiels », évoqués par Jean-Claude Vatin en 1982, à l'université de Princeton, commençaient à s'estomper.

Ce qui m'a frappé au premier abord chez M. Dib c'est la simplicité. Deux traits de sa personnalité ressortaient avec force :

- a- Concernant la rencontre historique avec l'Occident, son approche subtile et prudente, tenait compte des aspects de différence autant que de similitudes permettant grâce à un dévisagement mutuel de faciliter un métissage qui donne des fondements solides à l'universalisme.
- b- Il avait par ailleurs une conscience aigüe de ce qu'était une approche du politique ancrée dans une culture dont les notions d'autonomie et d'individualité sont absentes. Il abordait également la question religieuse sereinement et sans crispation, et cela, lui permettait de redécouvrir l'Algérie profonde et de mieux comprendre la nature des despotismes obscurs qui hypothéquaient l'avenir de sa patrie.

Ensemble, il nous semblait qu'il était nécessaire de réintégrer dans la recherche la durée historique et anthropologique dans tout effort de compréhension des dynamiques socio politiques en cours non seulement en Algérie mais dans l'ensemble du Maghreb un espace, à reconstruire et à intégrer dans toutes ses composantes.

En définitive, il apparaissait à M. Dib que toute interrogation sur l'état de l'Algérie impliquait une immersion dans les constructions intellectuelles qui l'ont défini dès les années trente, ce qui nous ramenait à un réexamen approfondi des catégories mises en œuvre par les nationalistes pour justifier leurs choix politiques. Dans cette optique, la guerre et l'après-guerre constituaient un précieux laboratoire d'analyse sociale. Mais ce serait simplifier la substance de nos échanges que d'oublier son intérêt pour les origines politiques et sociales des acteurs du drame algérien, leurs jeux, leurs intrigues, leurs rapports à la société et au monde extérieur. Son questionnement sur ces sujets revenait sans cesse sur le tapis à chacune de nos rencontres et toujours avec le souci de comparer l'évolution de l'Algérie à celle des pays voisins, la Tunisie et le Maroc en premier.

Mohammed Harbi